

2

L'ESOPE POLITIQUE
OU
FABLE NOUVELLE
ET
ENIGMATIQUE,

*Pour Servir d'Occupation & de Passe-Temps aux
Beaux-Esprits Nouvellisti Critico Politiques,
& autres Personnes Oisives & Curieuses,
de ce Temps.*

Calumniari si quis.....voluerit;
Fictis jocari nos meminerit Fabulis
PHÆDR. Fabul. LIB. I. Prolog.



F. Bleydyck del. & fec.

A LA HAYE,
CHEZ LAUR. BERKOSKE, LE FILS.
M. D. CC. XLIV.



D1

3282 ca

LE MEME LIBRAIRE,

Outre un assortiment de Livres de toutes les espèces,
& dans toutes les Facultez, qu'il vend a un prix tres rai-
sonable, débite encore les Nouveautez suivantes sur
les Affaires presentes.

LE JOURNAL-UNIVERSEL, ou Mémoires pour servir à l'Histoire Civile & Poli-
tique, Ecclesiastique, & Littéraire du XVIII. Siècle. Cet Ouvrage, qui paroît
régulièrement tous les mois, & qui a commencé avec l'année 1743, renfer-
me tous les événemens curieux qui se sont passez depuis ce tems-là, & ceux
qui se passent encore tous les jours, dans le Gouvernement Civil & Politique,
dans l'Eglise, & enfin dans la République des Lettres. Chacune de ces ma-
tières y est traitée dans sa classe particuliere, & d'un stile dont le Public a té-
moigné qu'il étoit content, par le gracieux accueil qu'il a bien voulu & qu'il
continue de lui faire. Le Journal d'Octobre sort de dessous la presse.

LA PRESOMPTION PÛNIE, Comédie Allegorique, dont on a fait trois Editions
en un seul mois 8.

L'ALLEMAGNE DE L'IVRE'E, Poëme Dramatique, en espèce de petite
Tragedie, en Vers François, sur les Affaires presentes. 8.

LE VRAI CITOYEN, 8. Ouvrage Politique sur les Affaires presentes.

Le tout à un prix fort raisonnable.

AVIS AU PUBLIC.

Ayant été informé, & m'étant aperçu moi-même que quelques Libraires étran-
gers, Tels qu'un B... à Liège, & quelques autres à Bruxelles, Anvers &
ailleurs, contrefaisoient mes Nouveautez sur les affaires du temps; qu'outre la
différence de leurs éditions, qui ne sont pas intelligibles, ni lisibles, tant par la
quantité innombrable de fautes qui s'y trouvent, que par la laideur du caractère
& du papier, ils avoient encore eu la méchanceté Diabolique d'y joindre, des ad-
ditions & des interprétations (qu'ils appellent la Clé) des plus insultantes envers
tout ce que le monde a de plus respectable & de plus respecté; je me crois obligé
en conscience, de déclarer au Public que, non-seulement je n'ai aucune part a ces
injures & indignes procédés dont les sages Magistrats de ces Provinces ont re-
primé l'insolence par la punition de ces contrefaictens; Mais je désavoue encore
toute édition de ces sortes d'ouvrages au'ou sera sous mon nom, laquelle n'aura
pas en tête la Vignette qu'on voit a la tête de celui-ci, qui ne sera pas en beau
caractère & en grand Papier Royal, & enfin dont la première feuille ne sera pas
paraphée de mon nom. C'est une précaution que je crois devoir prendre, & dont
j'ai cru devoir avertir le Public, tant pour mon honneur & ma réputation, que
pour qu'il ne soit point la dupe de ces sortes de gens a qui leur Jalouse & Sor-
dide Avarice fait tenir ces sortes de procédés, indignes de tout honnête homme.



121



L E

LIBRAIRE

A U

LECTEUR.

Il y a quatre ou cinq ans qu'un de nos
I Libraires ayant acheté au poids plu-
sieurs Charetées de *La Paysanne Parvenue*, &
en ayant ensuite négocié, a peu près au mê-
me prix, une tres grande partie a quelques

* 2

uns

uns de nos Confreres , il arriva par la fuite qu'une de ces parties m'étant tombée entre les mains, je la fis mettre en pile dans mon grenier, afin d'en tirer a mesure que j'en aurois besoin pour faire des envelopes & des emballages. Le besoin m'en ayant fait prendre une rame il y a quelques jours, le hasard voulut qu'en l'ouvrant, je trouvai dedans un Manuscrit assez mal conditionné, & qui me parut être la depuis long-temps. La curiosité me fit jeter les yeux dessus. Mais tout ce que je pus connoître a la façon dont-il étoit écrit, fut que c'étoient des vers; Car du reste l'écriture étoit si difficile a déchiffrer qu'il ne me fut pas possible d'en venir a bout, ce qui me

fit

le fit jeter sur la Table de ma Boutique. Un Bel-Esprit (ou du moins un homme qui en à la réputation) étant entré dans le moment pour me demander une Demi-douzaine d'*Allema-gnes Delivrées* (*) aperçut sur ma table le Manuscript que je venois d'y jeter. *Ab, Ab!* Signor *Berkoske*, me dit-il en riant & me montrant ce papier : *N'est-ce point la-encore quelque Nouveauté que nous allons voir sortir au premier jour de dessous la presse? Toubleu! Vous devez bien faire vos petites affaires avec ces petits Pâtez tout-chauds qui*

(*) Poëme Dramatique, ou espèce de petite Tragedie Nouvelle, en vers François, sur les affaires presentes.



vous viennent , dites vous , d'Allemagne , &
dout vous nous regalez de Temps en Temps.
On les trouve assez délicats , quoique quelques
gens , qui aiment apparemment la fadeur , les
trouvent un peu sales. Je gage qu'ils en di-
ront autant de celui-ci. „Oh! pour le coup
„ Monsieur, lui répondis-je, c'est ce dont je
„ n'ai pas peur. Il faudroit pour cela être
„ bien Médifant, ou bien mal intentionné ; car
„ je ne sçais pas , & ne crois pas que perfon-
„ ne puisse jamais sçavoir ce que ce Manuscript
„ contient. D'ailleurs il me paroît si vieux
„ que je crois que ce seroit se moquer du Pu-
„ blic que de lui donner cela pour de la Nou-
„ veauté. Il faut qu'il y ait plus de cent ans
„ que

„ que cela est au Monde. „ *Tant mieux*, reprit-il avec vivacité, *Tant mieux*, *Mon cher Ami*. Les *Manuscripts* de ce temps là valoient bien ceux d'aujourd'hui. D'ailleurs *Qui Diable*, interrompit-il en ouvrant & parcourant des yeux ce Papier, *Qui Diable a pu écrire cela ? C'est du Vrai Grimoire*. *Voilà un Caractère* que je donne à déchiffrer au plus *Erudit Antiquaire*, & au plus expert *Procureur*. . . . *Ob ! Ob ! Ce sont des Vers ! Parbleu ! C'est ma passion Dominante que les Vers*. *Si je m'étois jamais avisé d'être Auteur*, & que j'eusse pu m'assujétir à la mesure, à la cadence, & surtout à la Rime, je crois que je me serois fait *Poète* ; Car je ne trou-

VIII A V E R T I S S E M E N T

*ve rien de si beau que la Poëse. C'est do-
 mage que presque tous ceux qui s'y appli-
 quent sont Gueux comme des Rats d'Egli-
 se.... Mais, voyons si je ne pourai point dé-
 chifrer quelque chose de ce Manuscript-la.
 J'ai quelque pressentiment que cela pourroit n'é-
 tre pas mauvais..... Les deux Fermiers.. La
 ..Brebis ... Les Loups & .. Les ... Chiens...
 FABLE..... Ah! Ah! Ce sont des FABLES!
 Seroient-ce quelques-unes de celles de l'ingé-
 nieux De la Fontaine, lesquelles seroient é-
 chapées a l'impression? Il étoit admirable dans
 ce genre d'écrire; & son écriture étoit, dit
 on, presque indechiffrable. Voudriez vous
 bien me faire le plaisir de me confier pour quel-
 ques*

ques moments ce Manuscript? Je vous en rendrai bon compte.

COMME mon intention alors n'étoit pas d'en faire aucun usage, ne croyant pas qu'il valut les fraix de l'impression, je ne fis aucune difficulté de le lui abandonner. Mais je ne fus pas peu étonné lorsque, trois ou quatre jours après, je le vis révenir chez moi avec ce même Manuscript dont-il avoit tiré, non sans beaucoup de peines, une Copie fort correcte, & dont-il me lut quelques endroits. Quoique je ne comprisse, & ne comprenne encore rien à ce que cette FABLE peut signifier, il me parut néanmoins, & je crus sur sa parole, que je pouvois me hasarder d'en faire part au Pu-

x AVERTISSEMENT &c.

blic. C'est ce que j'ai exécuté, & que je présente
iei aux Lecteurs sous le titre d'ESOPÉ POLI-
TIQUE, que Notre Bel-Esprit a jugé a propos
de lui donner sans qu'il ait voulu m'instruire
des raisons qui l'ont déterminé a lui donner
ce nom. Je souhaite que le Lecteur en soit
aussi content qu'il m'a témoigné l'être de mes
petits *Pâtez tout-Chauds*, pour me servir de
l'expression de notre Bel-Esprit.



PRE-



P R E F A C E
D E
L' A U T E U R.

 *ENTER en Vers François le stile*
 Fabuliste après l'in-imitable DE LA
 FONTAINE, est sans doute une entreprise
 que bien de Personnes regarderont comme une
 témérité extravagante. Je souscris de bon
 cœur à leur opinion; & je le fais avec d'au-
 tant plus de sincérité qu'ayant voulu essayer
 plusieurs fois de marcher, quoique de loin,
 sur les pas de ce Poëte unique dans son espè-
 ce, j'ai reconnu, comme bien d'autres, qu'il
 étoit absolument impossible de l'atteindre, &
 même

même d'en approcher. Aussi, si je donne à ce petit Poëme le titre de Fable, ce n'est pas que je prétende y avoir mis la Millieme partie des beautez & des graces qu'on trouve à chaque pas dans cet agréable & désespérant Ecrivain ; mais uniquement parce que j'ai voulu, & que je crois avoir fait une Fable. Est elle bonne, est elle mauvaise ? C'est ce que je ne sçais pas.

MAIS pourquoi, me dira quelque Critique, pourquoi avez vous choisi ce Genre d'écrire, puisque vous reconnoissez vous-même qu'il est si difficile aujourd'hui d'y réussir ?.... Ho, pourquoi, pourquoi ? D'où vient que tant de Personnes ont fait, & font encore tous les jours la même sottise, sans que pour cela on s'avise de leur faire leur Procès ? Pourquoi a-t'on

*t'on en la hardiessse de faire des Panégiriques
& des Oraisons Funébres après les Fléchiers,
des Sermons après les Bourdaloüies, des Play-
doyers après les Patrus & les Le Maitres, des
Satires après les Despréaux, des Comedies a-
près les Molieres, des Tragedies après les Cor-
neilles & les Racines, des Opera après les
Quinauts, des Eglogues après les Segrais, des
Odes après les Rousseaux, & sic de Cæteris?
A-t'on jamais fait un crime aux Massillons &
aux Surians de leurs Sermons, aux Auberis &
aux Cochins de leurs Playdoyers, aux Voltai-
res & aux Crébillons de leurs Tragedies, aux
Regnarts & aux Destouches de leurs Comedies,
aux Fontenelles de leurs Eglogues, aux de la
Motte, aux Richers, aux Le Nobles, aux Le
Brun & aux Delaunay de leurs Fables, &c. &*

Ces

Ces Ecrivains sont néanmoins (soit dit sans leur déplaire) autant au-dessous des grands Maitres qui les ont précédés dans leur genre d'écrire, que je reconnois moi-même que je suis au-dessous de ces derniers. Qu'y faire? Ne doit-on, & ne peut-on plus succomber à la tentation, ou ne sera-t-il plus permis d'écrire, parce que des Gens qui nous ont précédés, l'ont fait avec beaucoup plus d'élégance que Nous? Hé! si cela étoit, personne n'écrirait plus aujourd'hui; & ou en serions nous, sur-tout dans un Temps qui nous offre tant, & de si belles matieres?

C'EST cette abondance extraordinaire qui m'a arraché ce petit Poëme auquel, à dire le vrai, je n'ai pas trop sçu d'abord quel nom donner. Comme j'y fais agir, parler & raison-

son-

fonner les Bêtes, j'ai cru que le titre de Fable étoit celui qui lui convenoit le mieux. Peut être aussi n'est ce pas le seul qu'on lui pourroit donner. Sa longueur, qui passe de beaucoup celle des Fables ordinaires, les caractères des Personnages qui y figurent, les Discours qu'ils y tiennent, les Réflexions qu'ils font, la guerre, les Batailles, en un mot toutes les actions qui y sont rapportées, conviendroient peut être plus à l'Histoire qu'à la Fable. Néanmoins il est très certain que c'est une Fable que j'ai prétendu faire. Ainsi la Malignité du Lecteur ne doit point, en la lisant, aller chercher dans son imagination ce qui ne fut jamais dans la mienne, ni me prêter des intentions malignes que je n'eus jamais. Au reste, comme en fait d'imaginations, il est aussi inutile qu'impossible

ble

xvi PREFACE DE L'AUTEUR

ble de prétendre empêcher que chacun ne se
donne carrière, Nous laissons au Lecteur
(ne pouvant faire autrement) la liberté
de penser sur cette Fable tout ce que sa mali-
cieuse imagination lui voudra faire croire.
Nous nous contenterons, pour ce qui nous regar-
de, de le renvoyer à ces deux Vers d'un des plus
élégants Fabulistes de l'Antiquité, que nous
avons mis au Frontispice de ce petit Ouvrage,
& que nous répétons encore ici, afin que per-
sonne n'en prétexte cause d'ignorance.

Calumniari si quis....voluerit;

Fictis jocari nos meminerit Fabulis

L'ESO.



L'ESOPE POLITIQUE

O U

*Les deux Fermiers, la Brebis,
les Chiens, & les Loups.*

F A B L E.

DANS un certain Païs voisin de la TUR-
QUIE

A combien de degrez? .. Oh! je n'en dirai rien,
N'entendant rien du tout à la Géographie.

Ce que je sçais, & que je dirai bien,

C'est que je n'ai vu de ma vie

Païs plus beau, plus gras, plus riche, & moins Chrétien.

A

Or

2 L'ESOPÉ POLITIQUE,

Or donc, dans ce país vivoit encor n'a guère

Un bon Fermier, aimé de ses Voisins,

Et, je crois, de la Terre entiere;

J'en excepte pourtant certains Esprits malins

Gens turbulents, Hargneux, de mauvais caractere,

A qui l'on ne peut jamais plaire

Fut on plus parfait que les Saints :

Cette espèce chez nous est assez ordinaire.

Ce bon Fermier, qui se nommoit GROS JEAN,

Aimé de tout le voisinage,

Dans son état de Païsan

Avoit reçu du Ciel cent vertus en partage

Qu'on ne voit pas souvent aux gens du plus haut rang.

Il étoit Complaisant, Doux, Bienfaisant, Affable,

A tous ses voisins Charitable,

Prévenant leurs besoins, & soulageant leurs maux.

Lcs

Les voyoit il dans la misère,
Il leur distribuoit le fruit de ses travaux.

Aux Orphelins il tenoit lieu de Pere,
Et ne prenoit aucun repos

Quand son secours étoit a quelqu'un nécessaire.

Enfin Gros Jean étoit un vrai Hérôs,
Non pas de ceux de qui la fureur meurtriére
Ravageant tout, mettant tout en combustion

Fait détester jusqu'a leur nom.

Le sien étoit Béni de la contrée entiere.

Le Ciel même, voyant l'usage qu'il faisoit

Du peu de bien qu'il lui laissoit,
Voulant a ses vertus donner leur récompense,

Les fit sur lui pleuvoir en abondance.

Jean n'en fut ni plus fier, ni moins officieux.

Au contraire les Malheureux

Plus que jamais encor ses bontez éprouverent,

Et chez lui rencontrerent

Ce qu'on ne voit jamais, ou que tres rarement,

Un Homme devenu riche dans un moment

Et dans le bien toujours constant;

Exemple rare & presque unique!

Car, selon un Proverbe Antique,

Il vaudroit mieux, dit on, qu'une Cité périt

Qu'un Homme de rien s'enrichit.

Il sembloit que du Ciel il n'eut eu ses richesses,

Que pour aux malheureux en faire des largesses.

Son grand Cœur peu sensible aux faux biens d'ici bas

Suivoit la Maxime d'un Sage,

Et peu séduit de leurs appas

N'y trouvoit rien de beau que dans le bon usage

Qu'il en faisoit a tous moments

Le

Le feul de fes attachements
(Car il n'est point d'homme qui dans la vie
N'en ait de petits ou de grands)
Etoit une Brebis Chérie,
Present que sa chere Moitié
Lui fit en sortant de la vie
Pour gage de son amitié.

Cette Aimable Brebis, objet de ses tendresses,
Méritoit toutes les careffes
Que lui prodiguoit sa bonté;
Car, à dire la vérité,
Et sans flatter sa vanité,
C'étoit, dans toute son espee,
La meilleure Brebis qui jamais eut été;
Aussi lui donna-t-on le surnom de PRINCESSE.

Avec tant de perfections
Et venant d'une main si chere,
Princesse de son Maître eut les affections
Et toutes les attentions.
Sans elle on ne le voyoit guère;
Et Princesse sans lui rarement paroïssoit.
Comme chacun le chériffoit,
Pour lui témoigner sa tendresse,
Chacun a l'envi s'empressoit
De faire caresse a Princesse.
C'étoit a qui la flateroit,
A qui mieux la régaleroit.
Lorsque, pour quelque jour de fête,
Perrette faisoit un gâteau,
Son époux a l'aimable Bête

En

En apportoit vite un morceau.

Etoit il quelque friandise ?

Dès qu'on sçavoit qu'elle étoit a sa guise,
A l'aimable Princesse alors on l'apportoit.

Etoit il un bon pâturage ?

Princesse aussitôt en tâtoit ;

Chez tous les gens du Voisinage

Princesse alloit, entroit, sortoit,

Et de l'amour qu'on lui portoit

Toujours avec elle emportoit

Quelque délicat témoignage ;

Enfin, jusqu'aux Chiens du Village,

Tout l'aimoit, tout la respectoit

De sa félicité parfaite,

Princesse plus que satisfaite

En goutoit toutes les douceurs,
 Quand, par le plus grand des malheurs,
 Une attaque d'Apoplexie,
 Dans un moment inopiné,
 En un clin-d'œil trancha la vie
 De son cher Maître infortuné,

A ce coup chacun fond en larmes
 Comme au plus terrible malheur,
 Et tout le Village en allarmes
 Pleure tout a la fois un Pere, un Bienfaiteur.
 Dans cette affliction générale & publique
 Chacun exhaloit sa douleur
 En faisant le Panégirique
 De ses rares vertus, sur-tout de son bon Cœur.

Riches vilains, venez mourir ici de honte,

Vous

Vous dont, sitôt que vous n'existez plus,
Les Rapines, les Vols que chacun se raconte
Font le Panégyrique & toutes les vertus!

Envain vous alléguez cent détours pour excuse
Et cacher votre avidité;

Ces traits vous apprendront comme il faut qu'on en use
Si vous ne voulez voir votre nom détesté

Chez la Postérité.

Pour celui de Gros Jean, a l'abri des outrages

De la Médisance & du Temps,

Il passera d'ages en ages

Jusqu'à nos derniers Descendants.

Mais ce qui nous rendra sa Mémoire éternelle,

C'est la fameuse & terrible querelle

Que sa triste mort produisit,

Et dont je vais faire ici le récit.

A §

Sitôt

Sitôt que de ce tendre Pere
 La mort eut fermé la paupiere,
 Princeſſe ſa chere Brebis
 Sentant l'ineſtimable prix
 De la perte qu'elle avoit faite,
 (Car Princeſſe, entre nous, n'étoit rien moins que
 Bête)

De ſes plaintes & de ſes cris
 Fit retentir tout le païs.

Peut-être croiéz vous qu'à ſon malheur ſenſible
 Le Hameau, qui deux jours avant cet accident
 Avoit marqué pour elle un amour ſi viſible,
 Adoucit pour le moins tant ſoit peu ſon tourment
 Et lui fit encore un peu fête.
 Elle en étoit bien digne aſſurément;

Mais

Mais Helas! La charmante & malheureuse Bête
Eprouva de leur part un sort bien différent.

Loin de trouver chez eux aucun soulagement

A sa douleur inexprimable,

Par une ingratitude a nulle autre semblable,

Celle qui s'étoit vue un jour auparavant

De tout le monde caressée,

Par un revers a jamais étonnant,

Se vit honteusement chassée

Même de chez celui qui la chériffoit tant.

Peu s'en falut qu'à ce revers terrible

Elle n'expirat de douleur

Tant il lui pénétra le Cœur.

Dans ce malheur, qui lui fut tres sensible,

Elle alla trouver un Manant

Qui du deffunt avoit été l'inféparable

Mais

Mais, Ingratitude effroyable!

Il ne voulut pas seulement,

A ses malheurs loin d'être pitoyable,

Qu'elle aprochat de son appartement

Dont il lui fit insolemment

Par ses gens refuser la porte.

Se voyant traiter de la sorte

Par un Ruffaut qui, quatre jours avant,

La vouloit, disoit il, adopter pour enfant,

Peu s'en falut qu'elle n'en tombat morte.

Enfin, ayant repris ses sens,

Elle alla tour a tour chez tous les Païsans

Raconter son sort déplorable :

Mais chacun d'eux lui fit, en termes différens,

Une réception semblable.

Prin-

Princesse se voyant a la fin sans apui,
Et reconnoissant qu'aujourd'hui
L'on ne doit point compter sur l'amitié de l'Homme,
Conclut en somme,
Voyant que tous ses pas n'avoient point réuissi,
Que pour elle le seul parti
Est de se mettre a la merci
De la Bienfaisante Nature.
C'est elle, disoit elle en soi,
Qui donne a mes pareils leur ample nourriture,
Seroit elle ingrate pour moy?
C'est bien assez que l'Homme, indigne Creature,
Et qui s'en dit pourtant le Roi,
M'ait fait cette sensible injure
Qu'assurément je ne mérite pas.
Quittons donc pour jamais cette race parjure,

Et

Et renonçons a ces ingrats.

Allons loin de leurs yeux chercher notre pâture

Et jettons nous entre les bras,

De la bonne & tendre Nature

Qui ne nous refusera pas

Ce qu'elle donne sans usure

A tout ce qui vit ici bas.

(Maitre,
Ces Bois, ces Prez charmants que possédoit mon

En dépit des ingrats, me fourniront du moins

De quoi suffire a mes besoins;

A mon gré j'y pourai repaitre.

Et contenter mon apétit.

Ils ne pousseront pas la dureté peut-être

Jusqu'à vouloir... Fort-bien... Peut-être étoit bien dit.

Princesse, avec tout son esprit,

Ne sçavoit pas encor de quoi l'Engeance Humaine

Est

Est capable, lorsqu'une fois
De la Raison elle a brisé la chaîne
Et de ses passions ne suit plus que les Loix-
L'Equité veut envain faire entendre sa voix :

De l'Ingratitude a la Haine

Il n'est qu'un pas, & qui fait le premier,
Passe pour l'ordinaire au second, & sans peine.
Notre Brebis bientôt éprouva le dernier.

Un jour que dans une Prairie,
Ou son deffunt Maître souvent
Avoit conduit cette Brebis chérie,
Elle repaissoit largement,
Le Berger d'un troupeau qui vint dans ce moment,
Et dont le Maître auparavant
L'avoit souvent traitée avec cérémonie

Quand

Quand son feu Maître étoit vivant,
L'en vint chasser avec ignominie.

Surprise de ce traitement :

Cruel, que t'ai-je fait, dit-elle,

Pour me traiter si rudement !

Ne me connois tu plus ; & ne suis je pas celle

A qui tu fis dernièrement

Tant de caresses chez ton Maître ?

D'ou vient un si prompt changement ?

Tu me chasses, ingrat, pour m'empêcher de paître

Et de prendre ma part de ce qu'abondamment

La Nature en ces lieux pour nous autres fait naître.

Si tu n'as plus pour moi le même sentiment

Que tant de fois tu fis paroître,

Jusqu'a ce point, dis moi, peux tu me méconnoître

De

De ne vouloir pas seulement
Qu'avecque mes sœurs je partage
Ce délicieux paturage
Ou tu m'as vu si fréquemment ?
Te fais-je ici quelque domage
Pour me chasser honteusement ?....

Non pas ; Mais tu me romps la tête
Avec ton babil insolent ,
Répond le Berger violent
A la respectueuse Bête.

Va-t'en porter ailleurs tes plaintes , tes soupirs.

Si tu fis de ton deffunt Maître
Les délices & les plaisirs ,
Sur son Tombeau tu peux aller repâître
Et là te plaindre au gré de tes desirs ;

B

De

Mais ici désormais tu n'as rien à prétendre,

Et tant que je t'y trouverai,

A l'avenir tu dois t'attendre

Que d'abord je t'en chasserai.

Quoi! dit-elle, ces Bois, ces riantes Prairies,

Ces Côteaux si charmants, ces Campagnes fleuries,

Où je pouvois pâître à mon gré

Tu crois que j'y renoncerai?

Non, malgré toi j'y resterai.

Qui pourroit m'en chasser? Sont ils pas à mon Maître? ..

Non, le mien s'en est emparé.

Il en est possesseur, ou du moins prétend l'être,

Prend aussitôt le Berger

Qui lui, le possesseur! lui repartit Princesse,

Lui, qui dans ce Village est encor étranger,

Lui

Lui, qui de ses bontez tient toute sa richesse !
Peut il jusqu'a ce point mon feu Maître outrager ?
S'emparer de ses biens ! Ah ! cette ingratitude

M'est mille fois plus rude

Et plus sensible que sa mort !

Par quel droit prétend il ... Par le droit du plus fort

Repliqua le Berger d'abord.

C'est le seul dans le Monde aujourd'hui qui décide :

C'est le seul qu'on y prend pour guide,

Et près de celui-la les autres ne font rien.

C'est par ce même droit que ces belles Prairies,

Ces Campagnes, ces Métairies,

Ces Bois & ces Côteaux, en un mot tout le bien

Que possédoit ton Maître, est aujourd'hui le sien ;

Non qu'il compte garder tout ce riche héritage ;

Mais il prétend au moins, au gré de son désir,

Entre ses bons amis en faire le partage,

En se réservant de choisir

Ce qui lui plaira davantage.

En attendant il a pris la précaution

De s'en mettre en possession,

Et m'a donné commission,

En cas que quelqu'un eut l'audace

D'y toucher seulement, soit qu'il ait droit ou non,

De l'exterminer sur la place,

Et d'effrayer par sa punition

Qui feroit assez téméraire

Pour avoir sur ce bien quelque prétention.

C'est ce qu'a ton égard je suis tenté de faire

Si tu ne t'en fuis de ces lieux.

Va-t-en trainer ailleurs ta vie & ta misère,

Et garde toi jamais de t'offrir a mes yeux,

Sinon

Sinon.... Quelle injustice O Dieux!

S'écria la triste Princesse.

O vous qui l'entendez & la voyez des Cieux,

Souffrirez vous cette scélératesse!

Quoy! dit le Berger odieux,

Contre moi ton humeur Brutale

En imprécations s'exhale!

C'en est trop.... A ces mots notre home furieux,

Pour se vanger de l'innocente Bête,

Et lui faire quitter ces Prez délicieux,

De sa Houlette veut lui donner sur la tête.

Princesse lui voyant déjà lever le bras,

Pour échaper a sa furie,

S'en fuit vite, & doublant le pas,

Gagne la prochaine Prairie.

Elle y comptoit rester tranquile, Mais hélas!

Comme dit un Proverbe notre,

Aux infortunez ici bas

Un Malheur ne vient point sans l'autre.

Princesse se croyoit échapée a ce coup,

Quand un Loup

Moins pressé par la faim qu'animé de furie,

D'un Bois qui bordoit la Prairie

Sort tout a coup,

Et vient pour se jeter sur la Brebis chérie.

Princesse, en ce pressant danger,

Pour éviter une mort trop certaine

Qui la menace, en dépit de la haine

Que lui venoit de montrer le Berger,

Gagne au pied, traverse la plaine

Et

Et près de son troupeau court vite se ranger,
Comptant du moins par là se tirer hors de peine:

Mais ce cœur plus dur qu'un Rocher,
A son nouveau malheur bien loin d'être sensible,
Loin de la délivrer de l'Animal terrible

Qu'il voit tout prêt a l'acrocher,
A peine du Bercail la voit il approcher,
Qu'a Princesse lui-même il déclare la guerre;
Et lui lançant de loin force mottes de terre

Et mainte pierre,
Il s'efforce de l'empêcher

De joindre son troupeau dont-elle vient chercher
La secourable compagnie

Pour garantir du moins sa vie
D'un ennemi cruel prêt a la dévorer...

Enfin c'en étoit fait de la Brebis chérie
Sans le secours des deux Chiens du Berger.

Ces derniers, ne pouvant souffrir sa barbarie,
 De ce nouveau péril scurent la dégager.
 C'en est trop, dirent-ils s'échappant de leur chaîne,
 C'en est trop pour le coup, Ame plus qu'inhumaine,
 Plus cruelle cent fois que ce Loup furieux.
 Ne t'imagines pas que, secondant ta haine,
 Nous la laissons ainsi dévorer a tes yeux.
 A ces mots, loin de lui, tous les deux ils s'élancent,
 Et courent droit au Loup, qui voyant qu'ils s'avancent
 Et qu'ils sont déjà prêts a lui faire manquer
 La Brebis qu'il étoit sur le point de croquer
 Et qu'il sçavoit devoir être fort délicate,
 Se jette au milieu du Troupeau.
 Pour s'en dédomager, il saisit par la pate
 Un jeune & tendre Agneau,
 Et vous l'emportant bel & beau

Il regagne le Bois, sans que la gent Canine,
Qui le voit enlever, fasse seulement mine

De lui vouloir disputer ce morceau.

Enyain a lui ravir cette nouvelle proye

Le Berger par ses cris prétend les exciter;

Ils ne daignent pas l'écouter.

Ils montrent au contraire une secrète joye

De la lui voir a ses yeux emporter.

Ils admirent du Ciel la Justice suprême

Qui rend souvent au Méchant même

Le mal qu'a son Prochain veut sa malignité,

Et qui traite chacun comme il la mérité.

Cependant notre homme irrité

De voir que ses deux Chiens trahissent sa vengeance,

L'œil ardent de couroux devers eux il s'avance

B s Comptant

Comptant bien les punir de leur Humanité.

Déjà dans ce dessein il levoit sa Houlette

Dont-il alloit les assommer

Pour l'action qu'ils avoient faite,

Quand un des deux Mâtins, se sentant enflammer

De couroux pour sa barbarie

Contre cette Brebis chérie:

Arête, lui dit-il, & retiens ta furie;

Ou bien c'en est fait de ta vie!

Cruel! ose tu nous blâmer

De l'action qu'ici tu viens de nous voir faire?

Quoi donc! prétendois tu qu'épousant ta colere,

Nous te laissons consommer

Le crime qu'en ton cœur nous t'avons vu former?

T'imaginois tu, pour te plaire,

Que nous la laisserions a nos yeux dévorer?

Ah! si ton cœur n'est pas touché de sa misere,

Peux

Peux tu, dis le nous, ignorer
A son Maitre combien jadis elle fut chere?

Que celui qu'on vit l'adorer
Fut de tout le Hameau le véritable Pere?

Que, par ce titre seul, tu la dois honorer?

Qu'a l'égard de ton Maitre, il le tira n'a guere

Du néant on sans lui tu l'aurois vu rentrer.

Cependant, Ame impitoyable

Et mille fois moins Raisonnable

Que tous les Animaux que vous méprisés tant;

Après ce service important,

Par une ingratitude a jamais effroyable,

Tu veux faire périr sans aucun fondement

Cette Brebis incomparable

Qui d'autre chose n'est coupable

Que d'avoir de son Maitre eu tout l'attachement!

Monstre

Monstre de cruauté, Monstre de barbarie

Incapable de sentiment,

Va, tu devrois mourir de honte & d'infamie

Après un tel égarement!

Et toi Brebis Aimable, & jadis si chérie,

Qui fais de ce Hameau le plus bel ornement,

Ne crains plus désormais, ne crains plus pour ta vie;

Va, nous te défendrons de leur ressentiment!

Ne crains rien de leur vaine rage.

Si de l'Humanité l'Homme étouffe la voix,

Tous les Chiens de notre Village

Te vangeront de cet outrage

Et te rétabliront dans tous tes premiers droits.

Oui, nous démontrerons à toute la Nature

Que cette indigne Créature

Qui se dit notre Roi, qui nous méprise tous,

Est bien moins Raisonnable & moins Homme que nous.

A ces mots, sans reprendre haleine,

Il fait signe a son Compagnon

Qui prenant avec lui le chemin de la plaine,

Enleve Princesse, & l'emmene

Pour l'installer dans la Maison

Dont elle s'étoit vüe autrefois Souveraine.

Le Berger les voyant ainsi fuir a grands pas

Et braver de loin sa colere :

Ah c'en est trop, s'écria-t-il, Ingrats!

De mes bontez pour vous voila donc le salaire ?

Mais vous ne m'échapperez pas.

Disant ces mots, il tire une Arme meurtriere,

Telle que les Bergers en portent d'ordinaire

Pour garantir, au besoin, leurs Troupeaux

Lcs

Des Loups & d'autres Animaux

De qui la gueule & la dent carnassiere
Est bien souvent funeste aux Brebis, aux Agneaux.

Alors Notre Berger, aussi cruel qu'injuste,

Suivant ses transports furieux,

Prend l'instrument fatal en ses mains, & l'ajuste

Sur Princesse qui fuit déjà loin de ses yeux.

Le coup part : Mais du Ciel la bonté sans pareille,

Pour la troisième fois la sauvant du danger,

Permit que le coup du Berger

Ne lui fit qu'effleurer l'oreille.

Ah c'en est trop ! dit l'un de nos deux Chiens ,

Je cède a cette barbarie.

De la Reconnoissance elle rompt les liens.

Je Veux a ce méchant aller ôter la vie.

Toi, dit-il a son Compagnon,

Garde

Garde toi d'un instant d'abandonner Princesse.

Va la conduire à la Maison ;

Va , Cours a nos amis raconter sa détresse

Et cette horrible trahison.

Pour peu qu'à ses malheurs quelqu'un d'eux s'in-
(terresse ,

Nous en aurons bientôt raison.

Dans peu je t'y réjoins pour animer leur Zèle.

En achevant ces mots il revient sur ses pas

Résolu de vanger cette injure nouvelle

Par le trepas

De l'Auteur de cette querelle.

Cependant le Berger, qui ne se doute pas

Du sort fatal qui le menace ,

Croit qu'il vient lui demander grace.

Quelle fut sa méprise, Hélas !

Dès

Dès qu'il l'eut joint, il le terrasse,
Le prend au col; enfin après quelques combats,
Il le laisse mort sur la place,
L'ayant ainsi puni de sa méchanceté
Il revient d'abord au Village
Ou l'on sçavoit déjà les perils & l'outrage
Que Princesse avoit évité,
Et que son Compagnon leur avoit raconté.
Sur son récit, les Chiens, touchez de l'injustice
De cette effroyable action,
A Princesse aussitôt font offre de service,
Et la prenant dès lors sous leur protection,
De leur vie ils lui font l'éclatant sacrifice,
Lui jurant de tirer raison
De cette horrible trahison.

Déjà

Déjà la chose en partie étoit faite
 Par la mort du Berger ; mais la punition
 N'étoit pas, selon eux, encore assez complete,
 Comme ce Malheureux, dans cette occasion,
 De son Maître n'avoit été que l'interprète,

Jugeant bien que l'Ambition
 De ce dernier n'étoit pas encor satisfaite,
 Ils font pour l'arrêter une étroite Union.
 Tous jurent de ne point abandonner Princesse,
 Qu'ils ne l'ayent avant mise en possession.

De la riche Succession
 Du Maître qui pour elle avoit tant de tendresse ;
 Et sur-tout de chasser au plutôt du Hameau
 Cet Etranger qui, par un droit nouveau
 Uniquement fondé sur sa foiblesse,
 S'en étoit à leur Barbe emparé bel & beau

La Ligue étant ainfi conclue,
Attendant qu'on en vint a l'exécution,
De crainte qu'elle n'eut quelque fatale iffûe,
On donna par précaution
A l'aimable Princesse une garde fidelle
Qui veillant fur ses jours avec attention
Autour d'elle faisoit nuit & jour sentinelle
Cependant le Troupeau privé de son Pasteur
Et n'ayant avec lui ni Chiens, ni conducteur,
Epars dans la Prairie erroit a l'avanture.
Chaque Brebis, suivant l'instinct de sa Nature,
Alloit chercher sa nourriture
Tantot près, tantôt loin, selon qu'il lui plaisoit
Sans songer au péril auquel on s'exposoit.

Un

Un Loup qui par hafard passoit,
Dans cette heureuse conjoncture,
Remarquant qu'a l'écart chaque Brebis païssoit :
O Ciel! secria-t-il, O la belle capture
Qui se présente a faire ici!
Depuis que mes pareils habitent ce bois ci,
Depuis que le Soleil éclaire la Nature,
Jamais on ne vit jour pareil a celui-ci
Que mes freres les Loups ne scavent-ils ceci!
Ho, qu'ils seroient bientôt ici!
Qu'ils y seroient bien leurs affaires,
Et me diroient bien grand merci!
Courons les avertir; car il faut de ses Freres,
Quand il n'en doute rien, prendre quelque souci:
La Charité l'ordonne ainsi;
Et c'est notre Maxime aussi.

Allons vite... Mais ou ma Charité m'emporte!

Quoi! m'en retourner de la forte!

Non, non, avant d'aller leur donner cet avis,

Portons à notre Croc toujours quelque Brebis.

Notre exhortation en fera bien plus forte;

Et chacun en croira bien mieux ce que je dis

Quand il verra ce que j'apporte.

A ces mots, notre Loup, fondant sur le Troupeau,

Etrangle une Brebis, dans le Bois la transporte;

Puis sur ses pas revenant de nouveau,

Il en étrangle bel & beau

Encore une seconde, & puis une troisième,

Continuant toujours de même

Jusqu'à ce qu'à son gîte il en eut porté dix.

A la fin fatigué de ce travail extrême:

C'est assez, reprenons maintenant nos esprits,

Dit.

Dit-il, Voilà de quoi passer notre Carême
 Et bien régaler nos Amis....
 Mais à propos, je crois que j'ai promis
 Que de cette bonne fortune
 Je prendrois soin de leur donner avis
 Afin de la rendre commune!
 La Charité le veut; partant aquittons nous
 Au plutôt de notre promesse.
 Aussi-tôt, par un cri que connoissent les Loups
 Et qui n'est que pour leur espèce,
 Auprès de son repaire il les assemble tous.
 Quel Spectacle pour eux! Dix Brebis bien dodues
 De leur long sur l'Herbe étendues,
 Et dont leur œil glouton d'avance se repait,
 Leur font pousser des cris qui vont jusques aux Nues.
 Le charitable Loup les ayant mis au fait,

Animez par l'exemple & la glotonerie,
 Nos Voleurs affamez courent à la Prairie
 Ou des pauvres Brebis, prises au trébuchet,
 Ils font, en un instant, étrange Boucherie.
 Peres, Meres, Enfans, tout est étranglé net.

Une seule plus fortunée
 Qui loin d'eux, par bonheur, à l'écart se tenoit,
 Voyant sortir du Bois cette troupe acharnée

Et le carnage qu'elle fait;
 S'enfuit vîte au Logis, & raconte au Valet
 Du Troupeau, du Berger la triste destinée.

Ces bruits dans le Village aussi-tôt se glissants,
 Loin d'y causer de la tristesse,
 Porterent par-tout l'allégresse;
 J'entends parmi les Chiens; car pour les Païsans,

Cet

Cet étranger impitoyable,
Qui des maux de Princesse étoit l'unique Auteur,
S'étoit chez ces Manants rendu si redoutable,
Qu'aucun d'eux ne l'osoit plaindre dans sa douleur.

Cependant ayant sçu cette triste nouvelle

Il entre en si grande fureur,

Qu'il déclare à Princesse une Guerre éternelle

Et jure de nouveau de déployer contre elle

Son pouvoir, son crédit, & toute la valeur

De tous ses Serviteurs dont il connoit le Zèle.

Pour s'affûrer de son malheur

Il en envoie une partie

Dans la Prairie.

Ces derniers, au retour, ayant fait le rapport

De la nouvelle trop certaine,

Pour signaler sa vengeance & sa haine,

Leur Maître leur enjoint d'abord

De mettre tous les Loups à mort?

Prenez, dit-il, ma Meute, & qu'à perte d'haleine,

Soit dans les Bois, soit dans la Plaine,

On les poursuive tant, on les lasse si fort

Qu'il en réchape un seul à peine.

Aussi-tôt dit, aussi-tôt obéi.

Un essain de Valets de tous ses Chiens suivi

Aux Loups va pour donner la Chasse.

Le Cor sonne, on arrive, on court à l'Ennemi

Tandis que le Patron, dessus une Terrasse

A l'abri des dangers qu'on va courir pour lui,

Regarde tout ce qui se passe.

Les Loups à leur aspect extrêmement surpris

Gagnent

Gagnent d'abord au pied, cèdent à leur audace;

Mais un moment après ayant un peu repris

Leurs esprits

Tout à coup ils sont volte-face,

Et tombant sur leurs Ennemis

Les forcent à leur tour d'abandonner la Place

Et de gagner au plutôt le Logis.

Leur Maître les voyant par les Loups poursuivis,

Du haut de son Rempart gronde, jure, menace,

Et fait retentir l'air de ses horribles cris.

Mais voyant, pêle-mêle, entrer dans le Village

Les Loups & les tristes débris

De sa Meute à ses yeux dont on fait grand carnage

Craignant par les Vainqueurs à son tour d'être pris

De tous les Chiens du lieu, comme du Voisinage,

C 5

Qu'il

Qu'il avoit jusqu'ici traitez avec mépris,

Il implore alors le courage;

Et suivant jusqu'au bout & sa haine & sa rage

Il condamne Princesse & met sa Tête à prix.

Mais cette Heroique Brebis

Se rit de sa forfanterie

Et la valeur de ses Amis

La garantit de sa furie.

Cependant le Village en proye aux Ennemis

Qui s'y font en foule introduits,

Retentit de cris effroyables.

A leur terrible aspect les Païsans transis

Dans le fond de leur cœur donnent à tous les Diables

Cet Etranger qui les a mis

Dans ces détresses incroyables.

Les Meres craignant pour leurs Fils

Encor petits,

De leurs Clameurs épouvantables

Font retentir tout le País,

Et les enfermant au Logis,

Contre ces Loups impitoyables

Implorent leurs Chiens qui jadis

En pareils cas leur étoient fecourables !

Mais rangez en Bataille autour de leur Brebis

Unique & tendre Objet de leurs soins Charitables,

Pour les punir à leur tour du mépris

Qu'elles ont marqué pour Princesse.

Lorsqu'elle étoit dans la détresse,

Ils feignent à leur tour d'être sourds à leurs cris.

Bien plus, par un contraste à jamais mémorable

Et qui paroitra peu croyable,

Re-

Remarquant que les Loups alloient droit au Château

Pour s'y vanger du Maître du Hameau

Qui d'eux avoit voulu faire un Boucherie,

Voulant les seconder dans un projet si beau,

Par un contraste, dis-je, aussi vrai que nouveau,

Ils y vont tous de Compagnie.

L'Etranger vers son Fort les voyant s'avancer,

Et se persuadant qu'on en veut à sa vie,

Songe d'abord à s'éclipser,

Tant il redoute leur furie,

Et laisse ses Gens seuls au péril s'exposer.

Pour lui, feignant d'aller dans le prochain Village

Chercher promptement du secours,

Il part, les exhortant à montrer leur courage,

Les assurant qu'avant deux jours,

Avec

Avec cent mille Chiens pris dans le Voisinage

Contre ses Ennemis il viendra faire rage :

En attendant, dit-il, défendez vous

De votre mieux, & de ces maudits Loups

Faites un horrible carnage.

Quiconque en tuera davantage

Aura pour prix de sa valeur

La meilleure part au partage

Que je compte, au retour, faire de l'héritage

Dont Maitre Jean fut Possesseur,

Et dont j'ai fait mon apanage,

Après cette promesse, & ces discours touchants

Notre Heros suivi de son meilleur Bagage

S'en va courir à travers Champs

Et rôdant nuit & jour de Vilage en Vilage

Il enleve par force aux pauvres Païsans
Tous leurs Chiens dont il fait un nombreux Assemblage
Et leur enjoint d'aller au secours de ses Gens.

Cependant sa Maison par les Loups obsédée,
Malgré la grande & haute idée

Qu'il a de ses Valets, est bientôt aux abois.

Que dis-je! le jour même elle subit les loix

De celle qui l'avoit si long-tems possédée

Et dont cet Etranger, en dépit de ses droits,

L'avoit cruellement chassée.....

Ses droits, dira quelqu'un... Quelle est votre pensée? ...

Quels droits peut sur un bien avoir une Brebis

Et sur ce que son Maître a possédé jadis?....

Elle en avoit pourtant, & voici le Mystère.

Sans

Sans doute il vous souvient, du moins vous l'ai-je dit,
Que Princesse à gros Jean étoit presque aussi chère
Qu'une Fille l'est à son Pere.

Or notre Maitre Jean qui ne manquoit d'esprit,

Et moins encor d'expérience,

Sçavoit que chez l'Humaine engeance,

Quelque bien qu'on lui fasse, on ne doit ici bas

Compter que de trouver jamais que des ingrats.

Sur ce Principe donc, aussi vrai qu'ordinaire,

Gros Jean, qui pour Princesse avoit l'affection

La plus tendre & la plus sincere,

Prévit bien qu'à sa mort cette Brebis si chère

Resteroit sans protection

Et tomberoit dans la misère,

S'il n'avoit la précaution

De pourvoir à son nécessaire.

Or

Or de tous les moyens qu'il chercha pour ce faire

Il ne rencontra point meilleure invention

Que de la faire Légataire

De toute sa succession.

Par un bon Testament, fait par devant Notaire,

Il lui fit donc donation

De sa Fortune tout-entière.

De plus, comptant beaucoup sur l'inclination

De l'avidé Etranger, qu'il ne connoissoit guère,

Il voulut le nommer par prédilection

Exécuteur Testamentaire,

Et pour cela lui fit un don

Des deux plus beaux arpens de Terre

Qui fussent dans la Region

Et dont ce dernier, disoit on,

Avoit depuis long-temps une très grande envie ;

Mais

Mais il mit pour condition
 Que, si quelqu'un par Jalouſie,
 Par Fraude, ou par Ambition
 Vouloit à ſa Brebis chérie
 Chercher quelque altercation,
 Il la garantiroit au péril de ſa vie
 De toute injuſte oppreſſion,
 Ce que cet Etranger lui jura par *Mahom*
 D'observer ſans reſtriction.
 Pour rendre plus inviolable
 Ce ſolemnel engagement
 Maître Gros Jean le fit ſigner pareillement
 Par ce que le Païs avoit de plus Notable
 Qui tous jurèrent hautement
 De donner a Princeſſe un ſecours efficace
 Contre quiconque auroit l'audace

D

De

De violer ce Testament.

Vous m'allez demander, Lecteur, présentement

Par quel étrange événement

Il étoit arrivé que cette infortunée,

Après un semblable serment,

De tous ses Protecteurs se vit abandonnée

Dès que la mort eut mis son Maître au Monument,

Comment enfin sa destinée

Pût-elle devenir si triste en un moment ?

Comment ? ...

Par deux Raifons Premièrement

Par l'oubli général qui suit la mort des hommes,

Sur tout dans le siecle ou nous sommes.

Secondement,

Par la grande frayeur qu'a toute la Contrée,

Et

Et plus encor dans le Hameau,
L'étranger avoit inspirée
Dès que son Bienfaiteur fut mis dans le tombeau.

Bouffi de la faveur qu'il en avoit tirée
Son orgueil, voyant tout a sa discrétion,

Se moqua de la Foy jurée

Et de la promesse Sacrée,

Qu'il avoit fait de mettre en exécution
De Feu Maître Gros Jean la volonté dernière.

Aussi prit il d'abord la résolution,

D'Exécuteur Testamentaire,

De devenir Propriétaire

De toute la succession.

S'étant mis ce projet en Tête ;

Je serois, se dit il, bien Bête

De manquer cette occasion.

Est il prétexte plus Honête
 Pour faire cette invasion?
 N'ai-je pas pour moi la raison?
 Faire une Brebis Légataire
 De tous les biens d'une Maison!
 Vit on jamais pareille imagination?
 Il faloit que ce bon vieux Père
 Eut perdu la judiciaire,
 Quand il fit cet acte d'Oïson....
 Mais a mon tour, me dira-t-on,
 Vous avez aprouvé, Compere,
 Vous même la donation;
 Et moyennant un riche Don
 Que vous reçutes en partage
 Vous lui jurates par *Mabom*
 De la mettre en possession,

Après

Après lui, de son heritage.....

Oui... Mais a cette Objection.

Je dis, *Qu'il faut quelquefois dans la vie*

Répondre au Fou, comme dit Salomon,

Conformément a sa Folie.

Peut-être, ajouta-t-il, qu'a mon ambition

Les Notables du voisinage

Voudront mettre opposition,

Ayant ainsi que moi muni de leur suffrage

Cette ridicule action.

Peut-être ils deffendront cette Brebis... Mais, Bon!

Quand ils le voudroient entreprendre,

Seroient ils en état de l'exécuter?... Non.

Tout tremble en ce país au seul bruit de mon nom

Si je veux l'empêcher, je n'ai qu'a le deffendre,

busu

D 3

Et

Et je les verrai tous, avec soumission,
Dans le même moment a mes vœux condescendre.

Craignant tous la vangeance & la punition

Que je suis capable de prendre

Si quelqu'un s'opposoit a ma prétention,

Tous viendront aussitôt a mes ordres se rendre.

Dailleurs ma Politique a, par précaution,

Mis chez eux la désunion

Afin que contre nous ils ne puissent s'entendre ;

Ainsi notre Brebis n'en scauroit rien attendre.

Tel fut le beau Raisonnement

Et le principal fondement

Sur quoi cet étranger regla sa Politique

Et la conduite plus qu'inique

Qu'envers elle on lui vit tenir

Quand

Quand son Maître vint a mourir,
 De là cette affreuse détresse,
 Cet abandon presque total
 Qui l'eut reduite a l'Hôpital
 Si les Chiens n'avoient eu pitié de sa foiblesse,
 Leur courage envers elle autrement en usa ;
 Et le Ciel, qui les exauca,
 Ce jour même la replaca
 Dans la même Maison dont-elle étoit Maitresse
 Quatorze ou quinze jours en ça.
 Princesse point n'en abusa.
 Maitresse du Château dont on l'avoit chassée,
 D'abord elle recompensa
 Tous ceux qui l'avoient replacée,
 Puis a son tour elle en chassa
 Ceux de qui l'ame interressée

Malignement indisposa
Contre elle tous les plus Notables
Qui certes, sans ces pestes-la,
Eussent été plus secourables
Et n'auroient pas contre elle agi comme cela.
Revenus à la fin de leur terreur Panique
Et secouant le joug du pouvoir Tirannique
Dont l'avidé étranger vouloit les accabler,
Leur Zèle pour Princesse aussitôt se ranime,
Et pleins d'une ardeur légitime
A son secours enfin on les voit tous voler.
Notre Héros commence a son tour a trembler
En aprenant ces facheuses Nouvelles.
Mais il ne put se consoler.
Quand il scut que les Chiens, a Princesse fidelles,
Non contents de l'avoir remise dans ses biens,
Avoient,

Avoient, outre cela, de ses cent mille Chiens

Fait déconfitures nouvelles.

De Honte & de dépit tour a tour animé:

C'en est trop à la fin, dit il tout en colere;

Par cette défaite dernière

Ils pensent m'avoir défarmé;

Mais, dût périr des Chiens la Race toute entière,

Je ne démordrai point du plan que j'ai formé.

Allons guerroyons de plus belle,

Puisque guerroyer il nous faut:

Allons, ramassons au plutôt

De quoi faire une Armée nouvelle,

Et prenons de ces Animaux

Une vengeance si cruelle

Qu'ils soient enfin forcez de nous donner repos.

D 5

Notre

Notre homme en achevant ces mots
Ordonne a ses valets de quitter la Livrée,
En Paifans il les fait déguifer,
Leur enjoignant de ramasser
Tout ce qu'ils trouveront de Chiens dans la contrée,
Ajoutant, si quelqu'un s'y vouloit oppofer,
D'aller toujours leur train & de les y forcer.

A cet ordre ses gens aufsitôt obéiffent,
Et courant par Monts & par Vaux,
Parcourant villes, Bourgs, vilages & hameaux,
Dont les habitans les maudiffent,
Ils font rafle de tout. Dogues, Mâtins, Barbets,
Epagneuls, Lévrier, Baffets,
Et même jusques aux Rocquets,
Quoique leurs Maitres en gémissent,

Tout

Tout est raslé par ces valets
Qui les amènent à leur Maître.

Ce dernier les voyant paroître :

Ca ça, dit-il, Messieurs les Loups,
Vous n'avez désormais qu'à venir contre nous;
Nous avons là de quoi vous tailler des croupières....

Notre homme, en proférant ces paroles dernières,
Ne croyoit pas si-tôt en venir aux effets;
Mais deux Loups qui rôdoient par hazard tout auprès,

Entendant ces fanfaronades,
En arrêtent bientôt le cours.

Ils volent à leurs camarades
Et leur rapportent ce discours.

Pour le punir de ses bravades,
Et le priver de ce nouveau secours

Tous

Tous les Loups aussitôt marchent a leur rencontre.

Sitôt que leur troupe se montre

Lévriers, Epagneuls, & Roquets de s'enfuir

Et, pour éviter le carnage,

De regagner promptement leur village,

Bien résolus de n'en jamais fortir.

L'Etranger se voyant délaissé de la sorte

Et n'ayant plus enfin que ses gens pour escorte,

Par les Loups a son tour craignant d'être investi,

Prend le sage parti

De plier au plutôt bagage,

Et d'abandonner l'héritage

Qu'a Princesse il comptoit ravir,

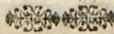
Mais ou les Chiens, par leur courage,

Etoient venus la rétablir

Ce

Ce qui le force à la Retraite
C'est encor, qu'outre sa défaite,
Il apprend que ses Protecteurs
Auxquels, dans sa grande détresse,
Il avoit inspiré de Paniques Terreurs,
Volent au secours de Princesse,
Et contre lui s'avancent a grands pas.

Sur cet avis, ne croyant pas
Devoir plus long-temps les attendre,
Il fuit a toute jambe, & court vîte se rendre
Dans son ancien Village ou, contre son bon gré,
Pour n'en sortir jamais, on le tient resserré.



CETTE Fable, ou l'on voit bien des événements,
Contient sans doute aussi bien des enseignements.
On y voit la Vertu d'abord persécutée

De



773967

62 L'ESOPE POLITIQUE, &c.

De tous ses ennemis triompher à la fin.
Puis l'on y voit du Ciel la Justice irritée
Faire aux Méchants porter enfin
La peine qu'ils ont méritée.

F I N.



AB 773967

X2829229



DL 3282

ca



LE MEME LIBRAIRE,

Outre un assortiment de Livres de toutes les espèces,
& dans toutes les Facultez, qu'il vend a un prix tres rai-
sonnable, débite encore les Nouveautez suivantes sur
les Affaires presentes.

LE JOURNAL-UNIVERSEL, ou Mémoires pour servir à l'Histoire Civile & Poli-
tique, Ecclesiastique, & Littéraire du XVIII. Siècle. Cet Ouvrage, qui paroît
régulièrement tous les mois, & qui a commencé avec l'année 1743, renfer-
me tous les événemens curieux qui se sont passés depuis ce tems-là, & ceux
qui se passent encore tous les jours, dans le Gouvernement Civil & Politique,
dans l'Eglise, & enfin dans la République des Lettres. Chacune de ces ma-
nières y est traitée dans sa classe particulière, & d'un stile dont le Public a té-
moigné qu'il étoit content, par le gracieux accueil qu'il a bien voulu & qu'il
continuë de lui faire. Le Journal d'Octobre sort de dessous la presse.

LA PRESOMPTION TÛNIE, Comédie Allegorique, dont on a fait trois Editions
en un seul mois. 8.

L'ALLEMAGNE DE L'IVRE'E, Poëme Dramatique, ou espèce de petite
Tragédie, en Vers François, sur les Affaires présentes. 8.

LE VRAI CITOYEN, 8. Ouvrage Politique sur les Affaires présentes.

Le tout à un prix fort raisonnable.

AVIS AU PUBLIC.

Ayant été informé, & m'étant aperçu moi-même que quelques Libraires étran-
gers, Tels qu'un B... à Liège, & quelques autres à Bruxelles, Anvers &
ailleurs, contrefaisoient mes Nouveautez sur les affaires du temps; qu'outre la
différence de leurs éditions, qui ne sont pas intelligibles, ni lisibles, tant par la
quantité innombrable de fautes qui s'y trouvent, que par la laideur du caractère
& du papier, ils avoient encore eu la méchanceté Diabolique d'y joindre, des ad-
ditions & des interprétations (qu'ils appellent la Clé) des plus insultantes envers
tout ce que le monde a de plus respectable & de plus respecté; je me crois obligé
en conscience, de déclarer au Public que, non-seulement je n'ai aucune part à ces
injures & indignes procédés dont les sages Magistrats de ces Provinces ont re-
primé l'insolence par la punition de ces contrefaiteurs; Mais je désavoue encore
toute édition de ces livres d'aujourd'hui ou de demain, qui ne sont pas en
caractère
paraphé
j'ai cru
pour qu'
aide de



LE LIBRAIRE

A U

LECTEUR.

L y a quatre ou cinq ans qu'un de nos
Libraires ayant acheté au poids plu-

